

cors aux pieds qu'ils s'efforcent de détruire.

C'est ainsi que la société leur échappe ; c'est ainsi que le pouvoir illimité de la chimie demeure au service des besoins les plus superficiels et les plus insignifiants.

Pourquoi cette tirade pompeuse ?

Parce que ma conduite a été représentée sous un faux jour ; parce qu'on s'est mépris sur les motifs qui me faisais agir. On a prétendu que j'avais employé contre Anne Catherick mes vastes connaissances en chimie, et que, si je l'avais pu, je m'en serais servi contre la magnifique Marian elle-même. Insinuations odieuses toutes les deux !

J'étais intéressé de toute manière (comme on va le voir) à ce qu'Anne Catherick continuât de vivre. Toutes mes inquiétudes étaient concentrées sur les moyens à prendre pour tirer Marian des mains de l'imbécile paté qui lui donnait ses soins, et qui vit mes conseils de point en point ratifiés par le médecin venu de Londres.

Seulement en deux occasions, — et dans toutes deux, fort innocemment pour l'individu soumis à mes expériences, — j'appelai à mon aide la science chimique. La première fois, après avoir suivi Marian à l'auberge de Blackwater (étudiant, de derrière le wagon qui me dérobait à sa vue, la poésie du mouvement incarnée dans sa démarche), je me prévalus des services de ma précieuse épouse pour copier la première et intercepter la seconde des deux lettres que mon adorable ennemie avait confiées à une femme de chambre renvoyée.

Les lettres en question se trouvant cette fois dans le corsage de la jeune fille, madame Fosco ne pouvait les ouvrir, les lire, remplir ses instructions, recacher les enveloppes et les remettre en leur lieu, qu'au moyen d'une aide scientifique, — aide qu'elle reçut de moi dans un flacon qui ne tenait pas plus d'une demi-once.

La seconde occasion où les mêmes

moyens durent être employés, — et je vais bientôt revenir là-dessus, — fut celle où lady Glyde débarqua dans Londres. Jamais, à aucun autre moment, je n'ai demandé secours à mon art, envisagé isolément et distinct de moi-même. Ma capacité naturelle pour lutter sans secours étranger contre des circonstances plus ou moins difficiles, s'est toujours trouvée au niveau des situations, des incidents les plus critiques.

Je revendique hautement cette capacité précieuse, qui trouve partout son emploi. Je justifie et relève l'homme aux dépens du chimiste.

Qu'on respecte cet éclat d'indignation généreuse ! Il m'a soulagé au delà de toute expression. En route, maintenant ! marchons vers le but !

**

Lorsque j'eus suggéré à mistress Clément (ou Cléments, je ne sais pas trop) que la meilleure méthode pour soustraire Anne à Percival était de la faire partir pour Londres, quand j'eus vu ma proposition accueillie avec ardeur, et quand un jour eut été pris pour me trouver à la station, où les voyageuses devaient se trouver, et d'où je les verrais partir, je fus libre de revenir au château pour faire face aux difficultés qui restaient encore.

Je commençai par utiliser le sublime dévouement de ma femme. J'étais convenu avec mistress Clements que, dans l'intérêt d'Anne, elle communiquerait à lady Glyde son adresse à Londres. Mais cette précaution ne suffisait pas. En mon absence, tels ou tels intrigants pouvaient fort bien ébranler la naïve confiance de mistress Clements ; et peut-être, après tout, n'écrit-elle point.

A qui pouvais-je confier le soin de voyager, par le même train qu'elle, et de la suivre secrètement jusqu'en son logis ? Je me posai à moi-même cette question, et tout ce que j'ai en moi d'instinct conjugal

me répondit incontinent : — madame Fosco.

Après avoir décidé que ma femme irait à Londres, je tâchai de faire servir son voyage à deux fins. Une des nécessités de ma position était de me procurer, pour notre pauvre malade, une garde également dévouée à Marian et à moi-même.

Par bonheur, une des femmes les plus capables et les plus sûres qui soient au monde, se trouvait en ce moment à ma disposition. Je veux parler ici de cette respectable matrone, mistress Rubelle, à qui, par les mains de ma femme, je fis parvenir une lettre dans le logement qu'elle occupait à Londres.

Au jour dit, mistress Clements et Anne Catherick se trouvèrent à la station. Je présidai poliment à leur départ. Je présidai de même à celui de madame Fosco, qui partit dans le même train qu'elles. Dès le soir même, ma femme rentrait à Blackwater, ayant suivi ses instructions avec l'exactitude la plus irréprochable. Elle était accompagnée de madame Rubelle, et me rapportait l'adresse à Londres de mistress Clements.

Les événements ultérieurs prouvèrent que j'avais pris sans nécessité cette dernière précaution. Mistress Clements informa ponctuellement lady Glyde du lieu où elle avait établie sa résidence. En vue des incidents futurs que le hasard pourrait amener, je gardai sa lettre par devers moi.

Le même jour j'avais eu avec le docteur une entrevue de peu de durée, où je protestai dans les intérêts sacrés de l'humanité contre le traitement auquel il soumettait Marian. Il se montra insolent ; les ignorants le sont volontiers. Pour moi, je ne manifestai aucun ressentiment ; j'ajournai toute dispute avec lui jusqu'au jour où pareille dispute servirait mes projets.

Ma première démarche, ensuite, fut de quitter moi-même Blackwater-Park. J'avais à m'installer à Londres, en pré-

vision des événements qui allaient se produire. J'avais aussi à régler avec M. Frédérick Fairlie une petite transaction domestique. Je trouvai dans Saint-John's-Wood la maison qu'il me fallait. Je trouvai M. Fairlie à Limmeridge, dans le Cumberland.

Mes familiarités secrètes avec la correspondance de Marian ne m'avaient pas permis d'ignorer que, pour venir en aide aux embarras conjugaux de lady Glyde, elle avait proposé à M. Fairlie de faire rentrer sa nièce chez lui, dans le Cumberland, sous prétexte de visite. J'avais sagement permis que cette lettre parvint à sa destination, pressentant dès ce temps-là qu'elle ne pouvait pas faire de mal, et, au contraire, pouvait être utile.

(à suivre)

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement

LA CONSOMPTION
DYSPEPSIE...
ANÉMIE...
ET LES FAIBLESSES
D'ESTOMAC.

* SANTE ET BEAUTE *

UNE BOITE, AVEC NOTICE, \$ 1.00
SIX BOITES, " " 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIERE CLASSE

DEPOT GENERAL POUR LA PUISSANCE :

L. A. BERNARD

1882 rue Ste-Catherine, Montreal